N° 43
4 Octobre 1917

Urbain GOHIER

LA VIEILLE-FRANCE

œuvre française

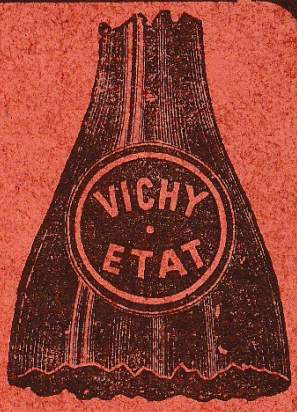
L'offensive intellectuelle aux Allemands.
La grande société secrète.
Les complots maç.·. contre Napoléon.
Le vol d'un million aux Finances.

Tous les Jeudis
Le N° : 25 centimes
Un an : 10 fr.
Six mois : 6 fr.

5, rue du Pré-aux-Clercs
PARIS (VIIe)

ARTHRITIQUES

Diabétiques — Hépatiques



VICHY CÉLESTINS

ELIMINE L'ACIDE URIQUE

Après et entre les repas

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion

Le Meilleur Laxatif

GRAINS de VALS

à base d'Extraits de plantes

un seul grain avant ou ua début du repas du soir

donne un résultat le lendemain matin

Chasse la bile

Purifie le sang

Évacue l'intestin

64, Boul^d Port-Royal, Paris et toutes pharmacies.

La Vieille-France aux Vieux-Français

Les Blancs ont dit aux Peaux-Rouges :

Coupé
Chut !
Méfiez-vous !

y a toujours une Amérique et des Américains.

Les Métèques, Naturalisés de toute race, Rastas de tout poil, disent aux Français :

« *Nous vous prenons la France. Qu'importe ? Il y aura toujours sur la carte une France, et ceux qui la posséderont s'appelleront les Français. . . à votre place.* »

Question qui prime toutes les autres :

Les Français vont-ils se laisser faire ?

Le danger du silence

Les Allemands gardent l'offensive intellectuelle

Ici, dans la République française, sous le ministère Painlevé-Ribot comme sous le ministère Ribot-Painlevé, comme sous les précédents, la Censure nous défend d'exposer avec sincérité les questions de politique extérieure.

Aux Etat-Unis, dans le journal de l'ex-Président Roosevelt, je découpe une page qui met en lumière l'absurdité de cette conception gouvernementale :

Ce qu'il y a de plus tragique dans la présente guerre, c'est que nous pourrions la gagner sur le champ de bataille et la perdre sur la table du Congrès. Nous aurions vaincu les Germains par la force, et ils nous vaincraient par l'intelligence. Pourquoi ?

Parce que, en Allemagne, la discussion des buts de guerre est plus large et plus active qu'en tout autre pays. Livres et brochures qui les expliquent, les développent, les critiquent, atteignent des tirages inconnus ailleurs.

Les Allemands ne disent pas : « Ne pensons qu'à la victoire ; remportons d'abord la victoire ; nous parlerons ensuite des buts de guerre et des conditions de paix ». Ils ne sont pas si bêtes (*fools*). Ils parlent des buts de guerre et des conditions de paix tout le temps. C'est pourquoi, depuis le début jusqu'à présent, ils ont conservé *l'offensive intellectuelle* contre le reste du monde. Ils ont perdu l'offensive militaire quelquefois ; l'offensive intellectuelle, jamais.

Ils ont toujours eu plusieurs mois d'avance sur les Alliés dans leur propagande pour la paix — la paix allemande !

Le gouvernement allemand, comme tout gouvernement effectif, tire son intelligence et son information de la masse d'intelligence et d'information qui l'entoure. Les Allemands dirigeants, y compris les Hohenzollern, respirent exactement la même atmosphère intellectuelle que le reste des Allemands cultivés. C'est une atmosphère chargée de volonté, de volonté perverse, soit, mais de volonté réfléchie.

Les Américains qui rendent le plus grand service aux Allemands, sans le vouloir, ne sont pas les socialistes fanatiques du pacifisme qui disent : « Parlons de la société future qui sortira de la paix ! » — mais les adeptes dévoyés de la force brute qui disent : « Ne parlons pas d'autre chose que d'aéroplanes et de grenades ! »

Il faut battre les Allemands sur le champ de la pensée, aussi bien que sur le champ de bataille. Et ils se sont construit des retranchements dans tous les coins du domaine de la pensée.

Comment les en déloger, si jamais on ne peut discuter ? si jamais on ne peut exposer les faits

qui auront demain d'incalculables conséquences ? si jamais on ne peut faire l'instruction du public, diriger l'opinion, préparer les solutions qui importent à l'avenir national ?

Les solutions seront donc celles qu'acceptera en notre nom, sous *l'inspiration* du moment, quelque diplomate d'aventure, quelque politicien de hasard, un qui tutoyait Vigo, un qui « faisait le *business* » avec Turmel ? .

La Franc-Maçonnerie Suisse

Dans un article du *Journal du peuple*, notre confrère Armand Charpentier a affirmé que « la Franc-Maçonnerie n'est autre chose que la République prise dans l'essence même de ses principes créateurs ».

Il a peut-être voulu dire que la République actuelle n'est autre chose que la Maçonnerie prise dans l'essence même de ses principes créateurs, et se trouverait ainsi d'accord avec Mgr Gouthe-Soulard, qui proclamait que nous sommes en Maçonnerie et non en République.

Non content d'être d'accord avec un archevêque sur un point, F.·. Charpentier s'est mis d'accord avec un vieil écrivain royaliste sur un autre point.

Il a déclaré, en effet :

La Franc-Maçonnerie suisse a fait preuve, depuis le début de la guerre, d'un esprit si conforme aux éternels principes de la justice et du droit, qu'elle serait toute désignée pour organiser à Genève les futures assises d'un Congrès où la Franc-Maçonnerie de chaque nation enverrait ses délégués.

Or, Peltier, l'historien de la *Révolution du 10 août*, cité naguère par nous, a toujours accusé Genève d'être le foyer de la Révolution.

« Une petite ville a été l'instrument des vengeances célestes; Dieu semble avoir choisi Genève pour nous punir, comme il permet quelquefois qu'un ver invisible détruise les plus grands et les plus beaux ouvrages de l'homme. »

Peltier rappelait Rousseau, Necker, Clavière, Marat, étrangers suisses qui vinrent appliquer leurs théories en France et y remplir leurs poches. Encore ne savait-il pas que Necker était d'origine allemande et que Marat était d'origine juive comme Drumont l'a démontré.

« C'est par Rousseau, écrit Peltier, que se trouva placé le principe du contrat social dans la volonté générale, c'est-à-dire le droit du plus fort, l'insurrection, la guerre et la mort. Le poison était subtil; les femmes, les boudoirs et la Cour furent les premiers à s'en infecter. »

Et Peltier concluait que la Révolution *française* n'était point originairement l'ouvrage de la France, mais de Genève, de l'étranger. F.·. Charpentier ajoute : « De la maçonnerie. » C'est la même chose. J. D.

Zigomar et Catilina

Une énigme.

Nous sommes ici entièrement impartiaux et libres : ce qui nous permet de voir et d'éclairer toutes les faces d'une question.

Le *Bonnet Rouge* a eu pour premier commanditaire M. Caillaux (40.000 fr.) ; dans la *Nouvelle Conjuration de Catilina* (juin **1915**), j'ai dénoncé les bandits du *Bonnet Rouge* comme les estafiers de M. Caillaux, qui leur a donné par télégrammes publics (notamment avril 1917), des marques éclatantes de son attachement, et qui s'était affiché en leur compagnie.

Mais, d'autre part, nous notons que :

Le Juif Goldschild (aujourd'hui arrêté) a été mis en sursis d'appel à 26 ans, donc soustrait au service militaire et au péril pour « travailler » au *Bonnet Rouge*, par M. *coupé* .

Le Juif Jacob Landau a été « envoyé en mission de *coupé* par M. *coupé*

Au mois de janvier 1913, à l'époque de l'élection présidentielle, le même bandit fit paraître une feuille infâme contre

coupé

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

L'espion contre-espion.

Il y a deux mois, le bandit de la limousine, Jacob Filzlaus-Landau, exhibait devant des gens qui peuvent en témoigner un paquet de *trente billets de mille francs*, et se vantait d'avoir reçu d'une de nos six polices une mission de contre-espionnage en Grèce.

Ou bien les 30.000 francs provenaient d'un coup de la bande.

Ou bien les 30.000 francs provenaient de Berlin par Mannheim.

Ou bien l'espion disait la vérité : confirmant ainsi ce que nous avons expliqué (n° 39) sur la funeste manie des chefs policiers qui se croient des Machiavels, quand ils associent des malfaiteurs à la défense sociale.

L'expérience ne servira donc jamais? *Toute la rocambolesque affaire Dreyfus* est sortie de ces mixtures d'espionnage et de contre-espionnage.

Une chose est certaine; si les 30.000 francs avaient été remis au filou par la police, ils n'ont jamais été affectés à leur destination. Combien de centaines de millions disparaissent ainsi dans la poche de prétendus agents, prétendus espions, prétendus propagandistes, prétendus « chargés » de missions », qui sont de simples aigrefins et qui ont trouvé dans l'épouvantable catastrophe un El Dorado !

Des barons, ma chère.

En annonçant l'arrestation du maître-chanteur et maître-espion Jacob Landau, d'Odessa, la *Liberté* ajoutait : « Il est le beau-frère du *baron* Heftler. »

C'est excessif. Au procès où Ladislas Heftler, baron de tripots, fut *condamné à deux ans de prison* pour extorsion de fonds (*vulgo* chantage), le tribunal correctionnel établit que ce prétendu gentilhomme était un ancien garçon perruquier de Berlin.

Le Juif Rosenthal *dit* Saint-Cère, du *Figaro*, également condamné pour chantage, est mort ; mais le Juif Glaser, du *Figaro*, qui lui a succédé, peut donner au magistrat instructeur les détails les plus précis sur cette bande. Et le secrétaire général de la préfecture de la Marne fournirait des indications importantes au moins sur *coupé* ...

Cent mille francs de rente à Vigo.

Séance du 19 septembre 1917 :

M. Painlevé, *président du Conseil.*

Comment ! voici une nation qui donne au monde le plus magnifique spectacle, qui possède une armée qui fait l'admiration de tous ceux qui ont visité son front, et voilà que ses victoires, sur un terrain désormais symbolique, que la prise de la cote 304, sont effacées par le bruit du suicide d'un *Almereyda* ! (*Vifs applaudissements*).

En même temps, interruptions diverses ; l'une que ne note pas l'*Officiel*, a été imprimée dans tous les journaux :

Le *Bonnet Rouge* touchait 8.000 francs par mois à l'Intérieur !

Or, le suicide en prison d'un personnage à qui le gouvernement faisait 100.000 francs de rente depuis trois ans n'est pas un incident négligeable.

Les roulottes suspectes de Cahen-Caïffa.

Le Juif Cahen, « Planteur de Caïffa », était le plus gros cammanditaire (après l'Allemagne) du *Bonnet Rouge* et de la bande Vigo-Landau. C'est-à-dire qu'il donnait 200.000 francs pour fomenter la trahison, la guerre civile et l'assassinat. Il avait même décidé d'étendre cette industrie dans le Midi, en fondant à Marseille un *Ersatz* de la feuille parisienne.

On a remarqué déjà que ce Juif avait gagné (?) vingt millions et mis son « affaire » au capital de quarante millions, achetant l'Etoile des Braves et des immeubles de congrégations comme un paquet de tabac.

Il faudrait, avec Léon Daudet, faire attention au fonctionnement du commerce de Cahen. Ses hommes sillonnaient la France d'un bout à l'autre de l'année. pénétrant dans les moindres hameaux, recueillant toutes les informations qui doivent figurer sur un carnet de hulan, et pouvant répandre à la sourdine les rumeurs qui troublent profondément le pays sans qu'on en découvre l'origine.

Les deux faces de la Justice.

Une pauvre couturière, pour s'acheter un parapluie, commet une escroquerie de **10** francs. A la 8e Chambre (24-9), on lui inflige huit mois de prison.

Mais les Cahen et les Francfort qui donnent des 200.000 et des 80.000 francs de courtage aux apaches du *Bonnet Rouge* pour escroquer des millions à la France dans les fournitures ne sont pas inquiétés.

***La Vieille France* veut être**

Un point de ralliement pour

les honnêtes gens courageux

La grande Société secrète et son fonctionnement

Dans notre n° **39**, p. 2, nous avions planté, avec l'étiquette *Memento*, le jalon d'une discussion future qui fournira la solution simple et radicale des difficultés financières au lendemain de la guerre.

La Censure a visé cet alinéa, où n'étaient touchées ni question militaire, ni questions diplomatiques.

Dans le n° **41**, p. 9, le *même texte* a été coupé.

Que s'est-il donc passé dans l'intervalle ?

Evidemment ceci : derrière la Censure du gouvernement de la République s'exerce la censure d'une autre Puissance, qui demeure dans l'ombre, mais qui surveille la première, qui juge les choses d'un autre point de vue, et qui impose sa volonté.

Si le Censeur qui avait visé le *Memento* du n° **39** et qui a reçu l'ordre de le supprimer dans le n° **41** est un Français de race, j'espère qu'il aura éprouvé de l'humiliation.

Si nos lecteurs veulent bien se reporter au n° **39**, ils comprendront qui a commandé la palinodie. De petits faits de cette nature, répétés à toute occasion, éclairent admirablement notre thèse : que la nation française est tenue en lisières, que ses mouvements sont épiés, qu'une intervention tantôt doucereuse, tantôt brutale, la ramène dans l'ornière dès qu'elle tente d'en sortir, et lui serre le bandeau sur les yeux, le baillon sur la bouche, les menottes aux poignets dès qu'elle veut se ressaisir.

Une **Nation** entière de **treize millions** d'hommes et de femmes fanatiques, répartie par communautés plus ou moins nombreuses dans les différents Etats civilisés, usant de deux idiomes inin-

telligibles aux autres humains, forme

coupé

ait jamais existé sur le globe. La race, la religion, la langue, des milliers d'années d'hérédité sans mélange, une effrayante hystérie d'orgueil et d'avidité, unissent les **treize millions de Juifs et de Juives** en un bloc indissoluble, pour un effort constant, universel, irrésistible, parmi les *Goym* ignorants, aveugles, apeurés.

L'*Incurable Imbécile* qui a cru à l'action du *Gésu*, à la puissance de quelques milliers de Jésuites appartenant aux races, langues, traditions les plus hétéroclites, commandés par des médiocrités risibles comme le Père du Lac, refuse de voir l'action formidable des **treize millions** de Juifs intelligents, disciplinés, nerveux, attentifs, informés de l'intérêt d'Israël et des décisions de leurs chefs en quelques heures, sur tous les points de la terre, et collaborant aussitôt de toutes leurs forces au plan commun.

Après l'affaire Dreyfus, écœuré des trahisons qui avaient fait dévier un grand mouvement révolutionnaire en sales trafics politiciens, et qui avaient empêché la rénovation de la France pour assurer au contraire le triomphe des Juifs, je passai en Amérique.

De New-York à San Francisco, dans les grandes villes où ils se concentrent, je trouvai des Juifs renseignés sur les moindres péripéties du drame qui avait secoué la France, renseignés aussi sur la valeur et sur les sentiments de quiconque y avait joué un rôle. *Ils savaient ce que ne savaient pas les Français*. Ils savaient, notamment que j'avais combattu, pour d'autres motifs, du même côté de la barricade que leurs frères, mais que j'étais un ennemi. Ils savaient **tout**.

Je devinai alors bien des choses que je n'avais

pas soupçonnées en France, dans les trois ans que je croyais avoir passés « au cœur même de l'Affaire ».

Hélas ! Les Français qui avaient voulu et qui avaient cru *agir* avaient *été agis*.

Le drame continue.

Pas un Juif sur la terre qui ne sache ce que commande l'intérêt de son peuple, ce qu'ont décidé ses Chefs, la part et la forme de service qu'Israël attend de lui, quels hommes et quelles idées il faut exalter, quels hommes et quelles idées il faut détruire en chaque pays pour préparer les voies à la Domination du Peuple élu.

Chez nous, pas un Français sur mille, pas un Français sur dix mille, qui ait entendu parler de cette partie dont lui-même, ses enfants, sa patrie, sont les enjeux. Pas un sur dix mille, qui consente à voir quand vous essayez de lui ouvrir les yeux. Ah! *l'Incurable Imbécile!* Ecoutez-le ricaner quand vous lui cognez le nez sur les faits, sur les noms, sur les résultats, sur l'évidence !

Mais vous vous le rappelez, trois mois avant la guerre, affirmant de son air entendu, *spirituel*, tranchant « qu'il était stupide et criminel de craindre une agression allemande ».

C'est le même.

Brèches dans le blocus

Le Ministère du blocus publie au *Journal Officiel* la liste « des maisons considérées comme ennemies ou jouant vis-à-vis de l'ennemi le rôle de personnes interposées » (Loi du 4 avril 1915).

Le *Journal Officiel* du 24-9 publie quatre colonnes de noms de « maisons ennemies » (Liste nº 5)

(p. 7576) et dans (p. 7561).

coupé

Ils coupent le Journal Officiel ! *allez-y voir.*

NOTES BREVES

Ce qu'Il dit.

— Me faire fusiller? Allons donc! Ce serait *coupé*

La Représentation nationale.

Actuellement, *un tiers* des sénateurs n'ont qu'un mandat « prorogé ».

Au mois de janvier, *les deux tiers* du Sénat seront sans mandat réel.

Au mois d'avril, *la Chambre entière* sera au bout de son mandat. Alors ?

« Appelle-moi simplement : Monseigneur ! »

Le *Matin* reçoit à Bordeaux M. Franklin Bouillon, chargé de mission en Amérique, inscrit dans le Cabinet des Trente, et lui apprend qu'on n'est pas encore sûr de son acceptation.

M. Franklin Bouillon s'étonne véhémentement qu'on le suppose capable de refuser un portefeuille (*Matin*, 27-9, p. 1, col. 3).

Alors le *Matin* le salue de son titre : « Monsieur le ministre chargé des missions à l'étranger. »

— « Appelez-moi simplement Monsieur le ministre! » fait, avec une modestie toute démocratique, M. Franklin Bouillon.

Le premier devoir de ce ministre des missions sera de dresser et de publier la liste des personnages, hommes et femmes, qui ont reçu de notre argent 25 millions par an depuis trois ans pour se promener dans les deux hémisphères — loin du front.

Probité judiciaire.

Lady Abinger réclame au Procureur général de Paris les bijoux qui furent saisis par la justice française lorsque la noble pairesse d'Angleterre s'appelait encore Meg Steinheil, du Vert-Logis et de l'impasse Ronsin.

Elle déclare que cette démarche lui est imposée par lord Abinger, qui tient aux souvenirs de famille.

Le restitution ne fait aucun doute. Lorsque le comte de C... eut assassiné sa femme et fut, naturellement, acquitté par les jurés, il alla demander au greffe son revolver. On lui restitua le revolver, on lui restitua les cartouches non tirées, on lui restitua même les balles qui avaient été extraites du cadavre, et qui s'étaient déformées sur les os.

M. Barthou, garde des Sceaux, a pu dire que « la magistrature est gangrenée »; dans les petites choses, il lui reste des scrupules.

La question des Antilles.

Dans le *New-York Herald* (édition américaine) du 19-8-17, M. Jones, professeur de politique à l'Université de Visconsin, publie un *intéressant* article sur la question des Antilles :

La prochaine question à résoudre par notre politique extérieure dans la direction du Sud sera celle de l'achat Antilles hollandaises. Nous avons déjà acheté les Antilles danoises et, comme disait Olney, dès 1895, pendant la querelle des frontières vénézuéliennes : « 3.000 milles de distance rendent toute union permanente entre une nation européenne et un territoire américain peu naturelle et peu pratique. »

Depuis 1895, l'Espagne a été expulsée d'Amérique et les îles danoises achetées. Pourquoi ne pas acheter les îles hollandaises qui ne servent en rien à la Hollande?

Celle-ci a besoin d'argent. Certes, elle ne peut nous vendre ces îles en ce moment parce que nous ne sommes plus neutres, et qu'elle l'est restée. Mais elle sera peut-être amenée à intervenir dans la guerre. Si elle se joint à l'Entente, nous pourrons lui acheter ses îles. Si elle s'unit à l'Allemagne, il nous faudra peu de temps pour chasser d'Amérique le drapeau hollandais.

Avec les

coupé

les Antilles françaises sont à la même distance de la France que les Antilles hollandaises de la Hollande, et nous continuons de croire que leur *union permanente* avec la métropole est *aussi naturelle que pratique.*

Le masque des Allemands.

On lit dans la *Nouvelle Gazette de Zurich* (10 septembre 1917) que, ce jour-là seulement, 32 Allemands et Autrichiens ont reçu droit de bourgeoisie zurichoise.

Nous les verrons en France comme excellents Suisses.

A 32 par jour, dans chacun des 22 cantons, 300 jours par an — (la bureaucratie doit chômer les dimanches et fêtes) — faites la multiplication!

La *Gazette de Lausanne* (23 sept.) ajoute :

En admettant une proportion identique pour les autres cantons de la Suisse orientale, on voit toute l'étendue du mal qu'augmente encore le fait que *de nouvelles et nombreuses sociétés allemandes*, aux noms de consonnance trompeuse comme la dernière en date *Metallum*, après s'être inscrites pendant la guerre au Registre du commerce, *se servent ensuite de leur position, de leur étiquette* suisse pour effectuer avec l'étranger une foule d'opérations qui autrement leur seraient interdites. Ce sont des faits patents que personne ne pourra contester.

Nous le voyons ici en pleine guerre! Après la guerre, ce sera bien pire.

Les « fuites » du Comité secret.

La question subsiste, en dehors de l'affaire Turmel.

Lorsque j'ai dit (*Journal*, 28-1-**1915**), deux ans avant l'incident Liautey (14 mars **1917**) que l'Allemagne avait des yeux et des oreilles au Palais-Bourbon, **pourquoi le citoyen Renaudel** a-t-il éclaté (*Humanité*, 29 janvier **1915**) en insultes et en menaces de mort contre moi-même et contre le directeur qui me « permettait » de pareilles suggestions?

(Entre parenthèses, ce failli vétérinaire doit excercer dans sa feuille une autorité directoriale bien conforme aux mœurs de la Cité future. Ne prétendait-il pas, un jour, corriger les articles de Marcel Sembat?)

Mais **pourquoi** cette rage? ou cette angoisse? Le défenseur de Turmel y pourrait trouver matière à diversion.

Tout s'explique!

La Censure ayant redoublé de rigueur depuis l'avènement du nouveau Cabinet, on observe que :

— M. Painlevé appartient à l'état-major de la *Ligue des Droits de l'Homme*.

— M. Jean Dupuy, ministre d'Etat, préside le Syndicat de la Presse parisienne.

— Et la plupart des journaux ont pour directeurs des sénateurs, des députés, ou sont encombrés de sénateurs et de députés, en nombre suffisant pour faire disparaître la Censure *s'ils ne tenaient à la garder*. Comme journalistes, ils font semblant de crier ; comme parlementaires, ils réclament le baillon.

Ils ont autant de courage dans l'affaire de la Censure que dans l'affaire du papier.

S'il n'y avait eu que des « journalistes » de cette trempe en 1830, M. de Polignac aurait eu beau jeu.

Les bourgeois seront les prolétaires.

Quand je publiai, en revenant des Etats-Unis (1903), les notes que j'avais prise sur l'organisation ouvrière, et que je citai en exemple les salaires des poseurs de briques : 3 francs l'heure au moins, jusqu'à 60 francs pour une journée de huit heures, on crut que j'exagérais. (J'exagère toujours, n'est-ce pas ?)

En ce moment, à Paris, les ouvriers poseurs de carrelage gagnent jusqu'à 37 francs par jour.

Dans les usines de munitions, les salaires sont énormes.

Après la guerre, les vrais « prolétaires » seront les petits bourgeois, les employés de bureau et de magasin, qui excitaient jadis l'envie de l'ouvrier.

La carrière « libérale », orgueil des « classes moyennes », tombera dans le dernier mépris. Travailler comme des forçats pour vivre comme des gueux, merci ! Combien faut-il qu'un médecin de quartier grimpe d'étages et tripote de corps malpropres pour gagner la moitié de ce que gagnera le mécanicien ou le peintre en bâtiments ?

Pailles et Poutres.

Dans le *Figaro* de Reinach (24-9), M. Marsolleau dénonce un « capitaliste » qui, s'étant assuré trois tonnes de combustible, a cependant obtenu sa carte de charbon.

Mais le même *Figaro* n'a rien dit encore des 65.000 kilos d'anthracite destinés à l'hôtel de Reinach.

Dans la *Victoire* d'Hervé-Rochette (24-9), M. Paul dessine deux escarpes qui détroussent un pante en brandissant le *bonnet rouge* et qui disent : « Ne gueule pas, nous sommes républicains ! »

Bravo ! C'est bien ça.

Mais la *Victoire* oublie de rappeler qu'elle était rédigée tout entière par les escarpes du *Bonnet Rouge* quand elle s'appelait la *Guerre Sociale*.

Les minotiers ne sont pas des journalistes !

Les minotiers du Poitou prétendent que les décrets et les arrêtés ministériels ne sont pas des lois.

Car si les décrets étaient des lois, nous ne serions pas en régime parlementaire, mais en régime autocratique.

Nous avons vu que, devant le tribunal de Poitiers, les minotiers qui refusent de se soumettre aux fantaisies Viollette sur le blutage ont eu gain de cause. D'autres, qui avaient été condamnés pour blutage à 80 %, sont allés devant la Cour, et ils ont eu gain de cause aussi.

Voilà des citoyens d'un peuple libre et respectueux des lois.

Mais les directeurs de journaux subissent l'arbitraire, les coups d'Etat, les folies ministérielles sans invoquer la loi. Qu'on mette un peu la presse entres les mains des meuniers !

Rouleau russe; marteau italien.

La *Stampa* (16-9-17) affirme :

coupé

Les Italiens, comme les Américains
ont le droit de dire ce que vous n'avez pas le droit de lire.

Les forces occultes.

Ce qu'il y a de plus réel, c'est ce que nous ne voyons pas. Vous vous en apercevez dans notre histoire des Sociétés secrètes. Notez les réflexions de la *Novoïé Vrémia*, étudiant du point de vue russe les événements de Roumanie :

coupé

Les Russes, comme les Italiens, comme les Américains,
ont le droit de dire
ce que vous n'avez pas le droit de lire.

En Amérique aussi, les socialistes honnêtes et sincères demandent à leurs Pontifes par quelle étrange contradiction le Parti « démocratique et prolétarien » sert docilement la politique des autocraties.

Ils « se » répartissent 400.000 fr.

Nous avons vu que les blés, vendus aux simples Français par d'innombrables Baumann, seront en outre « répartis » par d'innombrables Cohen, qui toucheront 0.20 centimes par kilos !

Dans les Bouches-du-Rhône (Schrameck, préfet) sur trois répartiteurs, il y a trois Juifs.

Dans la Haute-Garonne, à deux, ils se font déjà 300.000 fr. de profit. Dans l'Eure, 400.000 fr.

Pullulement bureaucratique.

Après les « répartiteurs de céréales » qui gagnent jusqu'à 400.000 fr. dans un seul département (Eure), voici les « contrôleurs de la consommation d'essence », qui empocheront 2 fr. par hectolitre, au total 12 millions.

Et dans le seul département du Tarn, l'agent chargé de l'achat des laines réquisitionnées a déjà reçu 800.000 francs d'honoraires !

Ainsi le remède à la cherté de la vie consiste dans la création d'innombrables parasistes qui perçoivent une dîme sur tous les produits indispensables !

Nous souffrons d'anémie; on nous couvre de saugsues et de punaises.

Rectification ?

Dans notre nº **39**, nous avons nommé M. Lucien Baumann, des Moulins de Corbeil « ancien officier allemand et premier commanditaire du *Bonnet Rouge.* »

M. Baumann, qui entretient une correspondance active avec de nombreux journaux, nous écrit :

Je n'ai jamais été officier allemand et j'ajoute que je suis né Français, à Strasbourg, en 1867, d'une famille Alsacienne dont l'origine *française* remonte à *plusieurs* siècles. Je cachais si peu mes sentiments pour ma patrie d'origine, quand j'habitais Strasbourg, que je figurais sur les listes des Alsaciens que les autorités militaires allemandes devaient incarcérer immédiatement dans les casemates des forteresses prussiennes en cas de guerre avec la France.

En ce qui concerne la qualité de premier commanditaire du *Bonnet Rouge* qui m'est prêtée, j'oppose le démenti le plus formel et le plus catégorique à cette allégation.

Je n'ai jamais commandité ce journal.

M. Lucien Baumann ne figure pas, en effet, sur la liste des commanditaires du *Bonnet Rouge* quotidien; mais il passe pour avoir « arrosé » le *Bonnet Rouge* hebdomadaire.

Sur l'autre point, Léon Daudet a établi, dans l'*Action française*, que M. Baumann a fait son service militaire **en Allemagne**, aux cuirassiers de Deutz, 1886; il n'a demandé sa réintégration dans la nationalité française qu'en 1907, à l'âge de quarante ans; il s'est alors soustrait aux périodes de service français en produisant un certificat médical d' « agoraphobie et claustrophobie ».

Bêtises policières.

L'une de nos six polices a envoyé un inspecteur pour questionner « adroitement » les typographes de l'*Œuvre française* — maintenant *Vieille-France* — sur sa rédaction, sur son tirage, etc.

N'est-ce pas absurde, quand il y a tant de malfaiteurs à surveiller dans Paris? Depuis trente-cinq ans que je vis dans les journaux, est-ce que la police peut apprendre quelque chose de neuf sur mon compte? Notre tirage ne monte pas à cent mille, sans quoi l'esprit public serait mieux éclairé. Mais le ministre de l'intérieur, n'a qu'à me poser directement toutes les questions qu'il voudra; nous n'avons rien à dissimuler.

Nous pourrons même montrer à M. Steeg de longues généalogies françaises, sans lui demander *coupé*
Nous sommes chez nous, ici.

U. G.

Les complots maçonniques contre Bonaparte

par JEAN DRAULT

Les premiers complots contre Bonaparte, sauf celui que monta le jacobin Aréna, le 10 octobre 1800, ne furent pas des complots maçonniques. Ils furent plutôt des complots anti-maçonniques.

L'affaire de la machine infernale du 24 décembre 1800, montée par Saint-Réjant, Carbon, etc., et connue sous le nom d'attentat de la rue Saint-Nicaise, fut un complot purement chouan.

De nouvelles intrigues, tout un inquiétant grouillement de chouans dans les cafés du Palais-Royal, incitèrent Bonaparte à tenter d'amadouer les royalistes.

Hyde de Neuville, un ancien lieutenant du baron de Batz, vint, avec d'Andigné, entamer des pourparlers au Luxembourg.

Ils n'aboutirent point. Les royalistes voulaient le roi. Bonaparte refusait d'être un nouveau Monck.

Les complots recommencèrent. Le royalisme qui disposait de l'Ouest entreprit de soulever le Midi.

Vandal écrit, dans son *Avènement de Bonaparte* :

> L'idée maîtresse était de tourner en guerre réglée le grand brigandage du Midi et surtout d'employer contre la République les déserteurs de ses armées.

Un ex-général républicain passé au service de Louis XVIII et des princes, Willot, s'intitulait le Pichegru du Midi. Il avait conçu le plan du soulèvement de la Provence.

Or, ce Willot nous est infiniment suspect. Et cela d'autant plus, qu'avant de mettre son plan à exécution, il éprouva le besoin de faire un voyage en Souabe !

Qu'allait-il faire en Souabe ? Mystère ! Chercher des instructions de chefs émigrés ? Quêter des fonds royalistes ? Non ! Puisque le marquis de Puyvert alla à Marseille lui porter les unes et les autres.

Un commencement d'infiltration maçonnique dans les conjurations royalistes est ici, sinon évident, du moins très probable. Willot exhale une odeur de trahison, de maçonnerie et de police à la Fouché.

Juste à la même époque, ce que M. Vandal appelle le *parti de Brumaire*, c'est-à-dire la Franc-Maçonnerie nantie, enrichie, qui avait aidé Bonaparte à jeter les Cinq-Cents par les fenêtres de l'Orangerie de Saint-Cloud et dont le F.·. Sieyès était le chef, (voir notre numéro 37) se tourne sournoisement contre Bonaparte. Ce parti sera le maître du Sénat de l'Empire, avec le F.·. Sieyès comme président.

Quoi d'étonnant à ce qu'un Willot entrât dans les complots royalistes pour diriger leur force antibonapartiste dans un sens utile à la Maçonnerie ?

Le soulèvement du Midi n'aboutit pas.

Mais à la suite d'une hécatombe de journaux royalistes, fut conçu le hardi projet d'enlever le Consul qui circulait entre Paris et la Malmaison.

Ce projet n'aboutit pas non plus.

C'est ensuite l'affaire Frotté-Cadoudal-Bourmont. L'Orne est une nouvelle Vendée. On envoie le général Guidal contre Frotté. Guidal bat la forêt d'Ecouves, par des chemins affreux. Il anéantit « la légion du Perche », puis traite avec Frotté.

Le général Guidal

Guidal pue la maçonnerie, comme Willot. Il emploie un autre procédé pour utiliser les royalistes contre Bonaparte.

C'est un général endetté, « affamé d'argent, quêteur de louis » et ivrogne. Sous le Directoire, il avait épousé une catin qui était devenue la maîtresse de Barras et profita cyniquement de la situation.

Guidal avait, affirme Vandal, des « contacts » avec le chef royaliste Frotté qu'il était chargé de traquer.

Puis, lorsque Frotté vint au rendez-vous, pour traiter de sa reddition, Guidal le fit fusiller. Ce n'était peut-être pas une façon d'arranger les choses.

Je sais bien qu'en la circonstance, il y eut une

sorte de malentendu. L'ordre de fusiller le vaillant et loyal marquis de Frotté aurait été donné en haut lieu, avant qu'on sût que Guidal avait traité avec lui. Craignant d'être désavoué, Guidal aurait préféré exécuter l'ordre à exécuter la convention résultant de la parole qu'il avait donnée à Frotté. Il pouvait tout au moins, semble-t-il, faire surseoir à l'exécution. Et ce fut l'avis de Bonaparte qui déclara qu'on l'avait trompé, appela guet-apens l'acte de Guidal, fit réformer ce dernier et l'envoya à Grasse, son pays natal.

A Grasse, Guidal occupa ses loisirs à livrer des renseignements aux Anglais qui croisaient sur la côte ; il reçut d'eux une forte somme pour leur ouvrir le port de Toulon.

M. Gigon, sous-intendant militaire de 1re classe, auteur d'une histoire serrée et précise du général Malet, écrit relativement à Guidal :

Ses allures paraissant suspectes, le préfet des Bouches-du-Rhône lui attribua l'organisation d'une émeute locale et l'Empereur le fit arrêter à Marseille le 5 février 1812.

Guidal fut envoyé à la Force où il devait-être délivré, dans la nuit du 22 au 23 octobre 1812 par le général Malet, et participer à la fameuse affaire qui les mena tous deux au poteau d'exécution, en compagnie du général Lahorie, le 29 octobre suivant.

Or, quel était le but du général Malet : renverser l'Empire et mettre à sa place une république présidée par le Philadelphe Moreau, lequel Moreau laissa toujours croire à Louis XVIII, dans les complots auxquels il participa, qu'il marchait pour le rétablissement de la Royauté légitime.

De plus en plus, à mesure que les années s'écoulent, les complots contre Bonaparte revêtent ainsi une allure maçonnique. De moins en moins, ils sont dirigés par les Chouans du début.

Et les Chouans sont le plus souvent les dupes de chaque affaire. On ne fusille qu'eux. Les f.·. m.·. s'en tirent avec de la prison, sauf dans l'affaire Malet. Quelqu'un les sauvait : c'était le f.·. Fouché, ministre de la police.

Fouché, type du policier maçonnique

Fouché a toujours aimé avoir un pied dans tous les camps et l'autre dans tous les complots.

Fouché, comme Sieyès, protégeait les Philadelphes.

En 1801, sous le Consulat, on l'avait déjà vu protéger Charles Nodier, auteur de la *Napoléone*, satire pourtant virulente contre Bonaparte. Il l'avait réprimandé pour la forme, mais lui avait fait obtenir une chaire de littérature à Dôle et plus tard la place de bibliothécaire à Leybach.

Or, Nodier appartenait, comme Malet, à la société secrète militaire des *Philadelphes*, très vite pénétrée de maçonnerie, comme le furent les Nouvellistes du XVIIIe, si toutefois elle ne fut pas une branche maçonnique dès sa création, que Nodier déclare « entourée de ténèbres et peut-être de mensonges ».

La police maçonnique de Fouché, avec ses agents provocateurs, ses faux complots comme celui que Balzac a raconté dans *Une ténébreuse affaire*, consiste à trahir Napoléon, à encourager les espoirs, à solliciter l'action des royalistes, des républicains trompés au profit d'un troisième larron qui est le Juif.

Car il conspire, aussi, ce Juif, dans sa sphère à lui, sans paraître avoir aucun lien avec tous ces gens d'ancien régime ou de révolution qui croient travailler pour leur idéal.

M. de Mirecourt, dans une étude sur les Rothschild parue en 1855, dans le nº 41 de sa série des *Contemporains*, souligne la lutte financière menée sournoisement par les cinq fils de l'usurier Amschel Mayer de Francfort, dit Roth Schild, contre Napoléon, coupable de barrer la route à l'hégémonie mondiale d'Israël :

> Parti de Vienne pour venir s'établir à Paris au moment où le sceptre s'échappait des mains de Napoléon, James Rothschild applaudit de toutes ses forces à la chute d'un pouvoir détesté de sa famille, *et que celle-ci n'avait jamais cessé de combattre avec les armes les plus terribles de toutes, dans ce siècle d'égoïsme et de matière : l'argent et le crédit.*

Edouard Demachy, d'autre part, nous montre les Rothschild surveillés par la police du Premier Empire, notamment par le Chef de la Haute-Police Desmarest qui demande leur arrestation pour intelligences avec l'ennemi.

Eh bien ! Ce Desmarest sera parmi les fonctionnaires de l'Empire arrêtés par Malet, lors du coup du 23 octobre 1812 qui a pour but de fonder une

République avec Moreau, chef des Philadelphes !

Coïncidence ?... Nous trouvons beaucoup trop de coïncidences de ce genre, dans les affaires relatives aux Sociétés secrètes, pour qu'elles ne fortifient pas, à défaut d'autres preuves historiques, notre certitude d'un lien solide unissant les Juifs aux Sociétés secrètes.

Les Philadelphes

J'ai eu avec M. Gigon, l'auteur de la remarquable vie du *Général Malet*, une assez longue correspondance. M. Gigon tend un peu trop, comme tous ceux qui ont fouillé les Archives, à ne croire que ce que lui revèle strictement le document officiel, authentique. Sans nier l'existence des Philadelphes, il estime que Nodier, qui écrivit leur histoire d'après ses souvenirs et des confidences, avait surtout une imagination trop fertile. M. Gigon a donc présenté l'affaire Malet comme un complot isolé, et tournant à peu près autour d'un seul homme : Malet.

Il me semble impossible d'admettre cette thèse. Nodier a pu commettre des inexactitudes, mais son œuvre n'en est pas moins vraie dans l'ensemble.

Et c'est là l'opinion du F.·. Paschal Grousset, député et homme de Sociétés secrètes, bien placé pour connaître des faits qui ne laissent pas de traces dans les Archives officielles.

Il ne faut pas mépriser les pièces officielles, mais la psychologie fournit aussi sa documentation. Or, dans la vie de Malet racontée par M Gigon lui-même, je trouve une similitude curieuse entre la physionomie du général conspirateur et celle de ce Haut-Initié dont M. Benjamin Fabre nous a révélé l'existence, bien qu'aucune trace ne s'en trouve certainement aux Archives.

Le marquis de Ch... d'A... (voir nos numéros 38, 39, 40) est né dans une famille noble comme Malet. Le premier est chevalier de Malte, le second est chevalier de Saint-Louis. Tous deux sont militaires et embrassent, fort jeunes, le parti de la Révolution. Ils vivent tous deux dans les milieux que cherchent le plus à pénétrer les Sociétés secrètes, lesquelles ont besoin de militaires ardents et dévoués pour jouer leur grande partie.

En vérité, c'est si Malet n'avait appartenu à aucune Société secrète qu'il faudrait manifester de l'étonnement.

Seulement, Malet apparaît plus intéressant.

Frappé pour une affaire d'autorisation de jeux de hasard quand il commandait en Italie, seule tache qu'on puisse constater dans sa vie de soldat resté toujours pauvre, il conspire en soldat, jouant froidement sa vie, plein de belles qualités françaises et de jolis défauts de chez nous, pour rappeler une expression chère à Georges Thiébaud.

On regrette de voir une aussi splendide nature mise au service du sophisme international et se dévouer, dupée, à l'œuvre souterraine du triomphe du Juif.

« Mais qu'allez-vous chercher ? La France était lasse de l'Empire ! Malet traduisait ses aspirations ! » nous dira-t-on.

La France, en 1812, était lasse de l'Empire, d'accord ! Ce fut un facteur de plus qu'utilisa la Maçonnerie, voilà tout ! Car l'honnête et très française Restauration qui succéda à Napoléon ne fut tolérée que provisoirement par les Sociétés secrètes. Le vrai successeur de l'Aigle, ce fut le Vautour de la Pentarchie de Francfort, sacré par les 30 millions de Waterloo. Contre celui-là, il ne devait pas y avoir de révolution en 1830 !

Pour en revenir à Malet et aux Philadelphes, pourquoi ne veut-on pas, entre autres révélations de Nodier, que Malet ait connu, dans la Société secrète militaire des Philadelphes, le général Lahorie qu'il alla délivrer à la Force en même temps que le déplorable Guidal et qui coopéra également au coup du 23 octobre 1812 ?

Nodier représente Lahorie comme le f.·. qui contribua à amener Moreau dans l'association.

Le nom maçonnique de Lahorie était Thrasybulle. Celui de Malet était Léonidas.

Malet et Moreau portèrent aussi celui de Philopœmen que se repassaient les chefs successifs et élus des Philadelphes. Pourquoi veut-on que Nodier ait inventé ces détails ?

A-t-il inventé aussi que Besançon, berceau présumé des Philadelphes, s'appelait Philadelphie dans le jargon des militaires initiés, et que la Philadelphie américaine, ville encore existante et prospère, fut baptisée par Moreau au cours de son exil en Amérique ?

A-t-il inventé le personnage d'Oudet, le grand

chef mystérieux des Philadelphes, prédécesseur de Moreau, colonel mort à Wagram ?

Là, nous pinçons d'ailleurs les fouilleurs d'archives en flagrant délit de contradiction.

M. Paul Gaulot, qui annota une publication populaire, *la Bibliothèque des souvenirs et récits militaires*, déclare froidement, à propos des récits de Nodier :

L'histoire n'a conservé aucun souvenir du colonel Oudet, par la raison que ce personnage est de l'invention de Nodier.

M. Gigon nous montre, par contre, Malet, colonel le 10 avril 1796, attachant à son état-major les capitaines Oudet et Poilpré.

Et il ajoute cette note :

Oudet (Jacques-Joseph), 1772-1809. Né à Dôle. Fut capitaine du bataillon des Volontaires du Jura (6 août 1792). Passa à la légion des Francs (23 août 1793). Blessé grièvement, dut quitter le service. Rentra à l'activité comme adjoint à l'adjudant-général Malet (4 mars 1796). Resta avec lui jusqu'au 7 août 1799, où il fut nommé chef de bataillon. Major du 63e d'infanterie (22 déc. 1808). Colonel le 31 janvier 1809. Fait baron de l'Empire avec une dotation de 6 000 francs (6 juin 1809). Mort à Vienne, le 9 juillet 1809, des blessures reçues à la bataille de Wagram.

Pour un homme qui n'a point existé, ce n'est pas trop mal ! M. Gigon est un fouilleur d'archives. M. Paul Gaulot aussi. Si la mémoire de Nodier a des lacunes, les Archives en ont aussi !

Nodier ne se déclare pas infaillible, lui. Modestement, il émet, relativement à ses révélations :

Je n'ai pas entrepris de faire considérer cette histoire secrète comme une autorité suffisante pour régler des points de critique historique de la plus grande difficulté ; **mais je ne pense pas qu'ils puissent être réglés sans elle.**

C'est aussi notre avis.

Nous avons essayé ici de dénombrer toutes les forces que sut grouper, contre Napoléon, le pouvoir occulte aux ordres des Juifs. Leur concentration s'est faite lentement, sourdement. Il y a eu des essais, comme avant 89. Le F.·. Paschal Grousset les a racontés en 1868.

Les deux premières affaires Malet

La première affaire Malet date de 1807.

Elle était, raconte Paschal Grousset, aussi bien com-

binée, aussi prudemment conçue et aussi laborieusement travaillée que celle où Malet perdit la vie.

Le général frappé par Napoléon à la suite de ses histoires en Italie disposait d'un millier d'hommes énergiques et dévoués.

Lemare, un des membres du comité que Malet avait formé, a raconté :

Dans la nuit du 29 mai 1807, plus de 600 ordres étaient signés, scellés du sceau de la dictature, 3 000 proclamations et décrets étaient datés, les postes assignés, les rôles distribués. Le quartier général allait être établi à quatre heures du matin à l'hôtel de Cambacérès où tous les ministres devaient, les uns se rendre, les autres être conduits. A une heure, tout fut ajourné et perdu.

Il y avait eu un traître, un certain général Guillaume, « qui fit précipiter dans les fers Malet et 57 de ses braves compagnons, la plupart pères de famille ».

Malet avait fabriqué un faux vote du Sénat, un faux sénatus-consulte, pour employer le terme officiel, qui établissait un gouvernement provisoire avec Moreau comme président et Carnot comme vice-président.

Les sénateurs « libéraux » en faisaient partie. Grégoire, l'ex-abbé judaïsant, était un des pivots de la tentative. Lafayette devait être le commandant des gardes-nationales ressuscitées. On débutait en répandant le bruit de la mort de l'Empereur. Sitôt que les ministres auraient été incarcérés, le Sénat devait sanctionner les décisions édictées par le faux sénatus-consulte.

M. Gigon dit : « Ce complot ne reposait sur rien ».

Pardon ! Si le Sénat, avec Siéyès, était de mèche, pourtant ?

Le même Lemare, cité par Paschal Grousset, déclare au contraire que l'affaire était remarquablement montée. Il y était, et il en était. Le plan de 1812 répètera celui de 1807.

Napoléon était à Eylau :

Sans le secours d'encres sympathiques ni d'écritures chiffrées, Malet, de Paris, assistait à toutes les opérations de l'armée, connaissait toutes les anecdotes de quelque importance et recevait des nouvelles de Moscou même.

Paschal Grousset ajoute :

On voit que les Philadelphes étaient de tous côtés

fidèles et, strictement, obéissaient à l'impulsion secrète qu'ils recevaient de leurs chefs. Les rapports arrivaient à Malet par mille voies insaisissables ; chacun y contribuait suivant sa position et ses lumières ; ces vastes éléments réagissaient sans cesse dans la même pensée.

C'était l'année de ce grand Sanhédrin dont Napoléon attendait monts et merveilles ! Il était servi à souhait !

Le général Guillaume, le traître, était allé tout raconter au préfet de police Dubois, créature de Fouché, qui aspirait à remplacer Fouché au ministère de la police. Dubois écrivit à l'Empereur ce qui se passait. L'Empereur tança Fouché. Fouché défendit le Sénat, nia l'importance du complot et calma Napoléon. Mais ce dernier eut désormais le nom de Malet gravé dans sa mémoire ; il y eut quelque chose de cassé entre Fouché et lui, et il protégea Dubois.

Malet fut arrêté et enfermé, non à Vincennes, prison redoutée, mais à la Force, prison plus douce. Fouché le fit même transférer en 1809 à Sainte-Pélagie, prison quasi familiale.

Desmarets, l'ancien chef de la Haute Police pendant tout le Consulat et l'Empire, écrivit dans ses « Témoignages historiques » publiés en 1840 « que la chambre qu'avait occupée Malet, à la Force, était en grande vénération parmi les prisonniers politiques qui emplissaient « cette sombre demeure ».

Le soir venu, leurs voix s'unissaient, montant de chaque cachot, pour chanter un cantique philadelphique dont voici un couplet :

C'est dans ces murs que Malet le hardi
Conçut dans l'ombre un projet des plus vastes ;
Frappé de mort, il dit : Des jours néfastes
Vont accabler le vainqueur de Lodi.

Cette littérature de complainte pour foires n'en témoigne pas moins de l'ascendant que possédait Malet sur les f.·. philadelphes. Ce prétendu isolé était le centre d'une foule organisée et énergique.

La deuxième tentative est du 29 juin 1809. Malet l'organisa du fond de sa prison. C'était son genre. Il s'agissait de répandre tout à coup le bruit de la mort de l'Empereur. Cette fois on le disait tué à Wagram. Les affiliés en armes cernaient les autorités groupées à Notre-Dame pour le *Te Deum* en l'honneur de l'entrée des Français à Vienne. Une fois le mouvement lancé, un gouvernement provisoire était nommé.

L'Italien Sorbi, détenu avec Malet, eut vent du projet et le dénonça à l'archi-chancelier. Malet donna contre-ordre. Le plan de ce complot indiquait que le conspirateur comptait toujours sur son millier d'affidés de 1807 et sur des généraux ou colonels philadelphes.

Malet se tint alors tranquille jusqu'en 1812. Quelqu'un avait bien été tué à Wagram, mais ce n'était pas l'Empereur, c'est le général Oudet, le chef des philadelphes. L'absence de complot, pendant trois ans, provient-elle de cette mort ? Paschal Grousset affirme qu'Oudet était la tête de toutes ces conjurations et que ce Philopœmen mourut, en réalité, victime d'un guet-apens de Napoléon, qui l'envoya dans un coin de la bataille d'où il était difficile qu'il revint en vie.

Les Illuminés reparaissent

Comme pour venger cette mort et remplacer les complots philadelphiques, interrompus par la mort d'Oudet, les Illuminés de Weishaupt rentrent en scène.

Le F.·. Paschal Grousset nous raconte :

C'est à cette même époque qu'à Schœnbrunn, un patriote, le jeune Staaps, âgé de seize ans, s'approcha de l'empereur à la parade, décidé à le frapper. Il fut saisi et trouvé possesseur d'un couteau. Bonaparte lui fait demander grâce... L'enfant résiste : il est fusillé !

Le patriote admiré du F.·. Paschal Grousset était un patriote boche. Staaps était d'Erfurt où il faisait son apprentissage chez un fabricant de nankin. Il se déclarait envoyé de Dieu; il avait gagné Vienne où il acheta son couteau, pour la somme de dix-huit sous.

Le F.·. Paschal Grousset le compare à Jeanne d'Arc. Il ne va pas jusqu'à dire que Frédéric Staaps visait à « délivrer la France d'un tyran », lui aussi. Etrange constatation que la mort de Napoléon pût être utile à la fois à la France et au roi de Prusse!... Grousset parle déjà en Kienthalien.

Le 8 février 1811, c'est un jeune Prussien de 18 ans, Dominique-Ernest de la Sahla, tenant aux premières familles de Saxe et de Prusse, que les Illuminés envoient à Paris pour tuer Napoléon. Arrêté aux Tuileries, porteur de cinq pistolets achetés la veille et qu'il avait fait charger par l'armurier, il fut en-

fermé jusqu'en 1814. Les alliés, en entrant à Paris, le délivrèrent.

Dès 1806, il avait eu le désir de tuer Napoléon qui avait osé proféré ces mots à Berlin même :

Cette noblesse prussienne ! Je lui ferai mendier son pain !

F.·. Paschal Grousset, que nous connûmes comme député français, admire beaucoup aussi le jeune La Sahla, défenseur de la noblesse prussienne.

Tout cela ne démontre-t-il pas que Napoléon, tout impopulaire qu'il pût être devenu en France, était visé uniquement par une coalition internationale, maçonnique, juive et prussienne, furieuse de le voir barrer la route à Israël, indignée aussi de le voir s'allier à l'Autriche par son mariage avec Marie-Louise ?

Le plan prussien fut toujours, en effet, que l'Autriche devait être la vassale de la Prusse. Et il a fini par réussir, grâce aux Philadelphes, aux Illuminés, au G.·. O.·.

Vint 1812. Nous raconterons la troisième affaire Malet d'après les documents authentiques des Archives.

Et ce récit, dégagé de sa morale maçonnique, constituera une leçon d'énergie pour la génération actuelle.

Princes et Poètes

Tant qu'ils vivent, c'est leur anniversaire qu'on célèbre.

Quand ils sont morts, on ne s'occupe plus que de la commémoration de leur trépas.

Combien de royalistes se sont ainsi souvenus que l'anniversaire de la naissance du comte de Chambord tombait il y a trois jours ?

Combien d'Hugôlatres ont eu l'idée de réciter la strophe qui célébrait la naissance de « l'enfant du miracle » :

Honneur au rejeton qui deviendra tige !
Henri, nouveau Joas sauvé par un prodige
A l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort.
Un jour, de ses vertus, notre France embellie
A ses sœurs, comme Cornélie
Dira : Voilà mon fils ! C'est mon plus beau trésor !

Ce grand adulé avait été un adulateur indécent. Comment, plus tard, pouvait-il croire à la pureté de l'encens que ses courtisans brûlaient devant lui ?

En Israel

Ça marche!

L'Univers Israélite félicite chaudement le ministère Painlevé de ce qu'il compte deux Juifs : L-L. Klotz, ministre des finances, et P. Masse, sous-secrétaire à la guerre.

On a noté que le secrétaire général du grand Comité de guerre s'appelle Heilbronner.

Le Régiment des Macchabées.

Ces détails sont tirés du *Times*, 13 sept. 1917 :

« Lord Derby et l'Adjudant-Général ont reçu au ministère de la Guerre la députation des Juifs, au sujet du corps de troupes juives dont la création est envisagée.

« Cette députation comprenait les Juifs Eder, Schotz, Archavsky, Jacob Epstein, Kaiser, Rosenberg, Weiner, Zilberfarb.

« Les Juifs ont demandé que le régiment fût désigné par un nom spécial, *les Macchabées*; qu'il eût licence d'observer exactement le jour du Sabbath, qu'il fût nourri avec des aliments *kosher*, et qu'il fût employé sur le front de Palestine.

« Un des orateurs a réclamé en outre qu'*une atmosphère juive* fût entretenue autour de cette troupe !! ? »

Lord Derby a promis la nourriture *kosher*, le repos du Sabbath et des fêtes juives; mais il n'a pas pu s'engager pour le reste !

Qu'est-ce que vous dites de ça, les *goym* ?

Le rabbin de Verdun.

On a vu (n° **41**) que M. Ruff, rabbin de Verdun, avait été tué, et que tous les grands journaux de Paris ont annoncé son trépas, en termes dithyrambiques, dans un « communiqué de rédaction uniforme : « Le rabbin de Verdun est tombé au champ d'honneur, pour la France ! »

Nous disions : le rabbin de Verdun est mort dans la gloire d'Israël pour remplir sa charge religieuse auprès des Juifs, ses congénères.

Nous avons maintenant les journaux locaux qui relatent le fait. Les avions allemands ont cruellement

bombardé l'ambulance de Vadelaincourt; dans une baraque ont été tués : le chirurgien, le médecin-chef, deux secrétaires, une dizaine de blessés qu'on venait d'apporter; ont été grièvement blessés l'abbé Gallon (infirmier), le rabbin Ruff, une vingtaine d'infirmiers et d'autres blessés. Le rabbin Ruff a succombé à ses blessures; d'autres aussi.

Or, pour les journaux français, le chirurgien et le médecin *ne comptent pas*, le prêtre français *ne compte pas*, les blessés et les infirmiers, les officiers et les soldats français *ne comptent pas*. Il n'y a que *le Rabbin*! Pas un mot des autres; rien que le Rabbin! Le Juif est mort, la France est en deuil.

Saisissez donc sur le vif le travail qui se fait autour de vous, avec la complicité, hélas! de vos journaux.

Que dit l'*Incurable imbécile*? Finira-t-il par comprendre!

La France de demain.

De la *Liberté* (Tanger, 7-9-17).

David et la race d'Israël

Il n'est guère possible qu'on ignore le mot célèbre du Pentateuque commenté avec une argumentation savante par nos plus grands docteurs de la Michna et du Talmud : « *Et vous serez pour moi un peuple d'élection.* » Il affirme et justifie les raisons d'être de la nation juive dans le monde.

Israël, en effet, a de grandes destinées.

Tout le monde convient que, *de tous les peuples, il n'en est aucun* dont l'existence soulève des problèmes plus graves, plus attachants et plus difficiles à résoudre que le peuple juif.

La Victoire des Juifs (Hervé-Rochette, Paris, 20-9-17) enregistre une souscription de 24.731 fr. 30 pour les Juifs militarisés.

Souscripteurs : MM. Segall, Cherchevsky, Lévy del Porto, Gruenbach, Rosenthal, D. Krasker, S. Krasker, Leppel Leo, Milchter.

Le *Matin*, qui pleure chaque jour, dans sa rubrique *Echos*, les décès en Israël, annonce ainsi (20-9-17) les obsèques de M. Goguenheim, parent de son principal collaborateur :

De la part de M. et Mme Salmon, Mme Haas, M. Wimphen, Dr et Mme Isidore Dreyfus, M. et Mme Lewis Wimphen, M. et Mme Lévy-Wogue, Dr et Mme Haas, M. et Mme Aron.

Le million

coupé

Vous paierez le million
mais vous ne saurez rien

Pour boucher le trou de 2 pages

Le monde va changer de base!
Nous ne sommes rien, soyons tout...

Lorsqu'entre la monarchie de droit divin et la masse ouvrière, rustique et urbaine, il existait des classes intermédiaires, un clergé, une noblesse, une bourgeoisie ou tiers-état, la multitude ne pouvait figurer sur la scène politique; elle ne s'appartenait pas. Tout homme du peuple, selon sa profession, relevait d'un patron, d'un seigneur, d'un évêque ou abbé, ou du fisc.

La révolution de 89 a brisé ce lien : le Peuple alors s'est trouvé abandonné à lui-même; il a formé la classe des salariés, des prolétaires, par opposition à celle des propriétaires et capitalistes.

En 1848, le socialisme s'empara de cette multitude inorganique, lui a donné la première ébauche; il en a fait un corps à part, lui a soufflé une pensée, une âme, lui a créé des droits, suggéré des idées de toutes sortes; droit au travail, abolition du salariat, reconstitution de la propriété, extinction du paupérisme, etc. En deux mots, la plèbe qui, jusqu'en 1840 n'était rien, qu'on distinguait à peine de la bourgeoisie, bien que depuis 89 elle en fût séparée de droit et de fait, est devenue tout à coup, par sa déshérence même et par son opposition à la classe des possesseurs du sol et des exploiteurs de l'industrie, quelque chose : *comme la bourgeoisie de 89, elle aspire à devenir* **Tout.**

PROUDON.
de la Capacité Politique
des classes ouvrières.

ÉCHOS

Démocrate chez les autres.

La *République française*, journal de Gambetta, publiait, le 15 juillet 1872, à propos de la prise de la Bastille :

Nulle part la prise de la Bastille, la ruine de la féodalité, la déclaration des Droits de l'Homme ne furent accueillies avec plus de transports qu'en Allemagne.

L'Allemagne, devant ce miracle de la Révolution française, fut profondément absorbée entre le rêve et l'extase. La chute de la Bastille, entre tous les événements de cette époque, fut peut-être celui qui causa la plus vive commotion dans tous les esprits.

Dans *Hermann et Dorothée*, Gœthe chante en effet la prise de la Bastille.

Le Prussien Klopstock, de son côté, célèbre l'événement en vers. Il en fut naturalisé français d'emblée, en 1791, par l'Assemblée législative.

On a pu lire, dans ce numéro, que la Bastille fut assaillie par des bandes d'apaches comprenant beaucoup d'Allemands.

La *République française* se garde bien de dire qu'en réalité les Sociétés secrètes allemandes constataient, de loin, si l'*illumination* de la France décrétée par le couvent de Wilehlmsbad s'accomplissait selon les rites maçonniques ; elles veillaient, par la même occasion, à ce qu'on ne touchât point aux bastilles prussiennes.

Voltaire paradoxal

Dans l'*Ingénu*, Voltaire émet cet inénarrable paradoxe:

Si j'étais roi de France, voici le ministre de la guerre que je choisirais ; j'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût passé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant-général des armées et digne d'être maréchal de France ; car n'est-il pas nécessaire qu'il ait servi lui-même, pour mieux connaître les détails du service ? Et les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'allégresse à un homme de guerre qui aura comme eux signalé son courage, qu'à un homme de cabinet, qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque esprit qu'il puisse avoir ?

L'autre après-guerre.

Il y a 45 ans, le 30 septembre 1872, expirait le délai d'option accordé aux Alsaciens-Lorrains.

Les Boches annonçaient que le refus d'être Allemand entraînerait, pour le récalcitrant, l'expulsion des territoires annexés avant le 5 octobre !

Nous aurions dû avoir, à ce moment, notre loi Delbruck, nous aussi!

Les industriels alsaciens et lorrains qui voulurent rester Français n'auraient pas été obligés de mettre la clef sous la porte de leur usine et de céder la place à ces immigrés dont la Sociale admet le vote pour le referendum relatif aux pays annexés.

Pendant que nous laissions ainsi chasser d'Alsace les industriels français, 10.000 Allemands patentés continuaient à résider à Paris sans être inquiétés et constituaient un solide noyau d'espionnage!

Convalescence.

A la Bourse :

— Jacob Y... est sorti de la Santé.

— Pourquoi est-il sorti? Il a volé.

— Oui! Mais il était malade.

— On ne l'a donc pas envoyé à Fresnes?

— On a remarqué que Fresnes était malsain pour les malades détenus. Jacob va d'ailleurs déjà mieux.

— Ce n'était pas grave!

— Si!... quand je dis qu'il va mieux, il commence tout au moins à *reprendre*. C'est bon signe!

Retour de l'école.

Il s'agit de l'école de la rue des Rosiers.

— Dis, p'pa, tu sais, Fritz Kuppenthal, il a été félicité par le maître.

— Pourquoi?

— Pour avoir une bonne action à son actif... Qu'est-ce que c'est que ça, une bonne action?

— Hé! Hé! Mon bidide Bobaul, en temps de guerre, ça peut aller chercher trente pour cent... Et *tafantache!*

Orthographe.

Ennemi de l'orthographe français, ce penseur socialiste originaire de Salonique montre une lettre de son fils, qui est mercanti là-bas :

« Cher père, Sarah vient de mettre au monde un fils. Je suis père! Enfin! Je suis *exhaussé!* Le capitaine X, mon ami, partage notre joie... J'appelle notre fils Sarail. »

Il faut rendre à César...

Notre écho paru dans le nº 38 et relatif à Babeuf qui écrivit le placard : *La rive gauche du Rhin, limite française* a fait le tour de la presse.

La *France* l'a reproduit.

L'*Action Française* l'a reproduit en citant la *France*.

L'*Effort* s'en est emparé sans effort, et sans citer personne.

On emprunte beaucoup à l'*Œuvre française*, mais on ne lui rend pas toujours...

Le parfum de Joséphine

Il y a quarante-cinq ans, le 30 septembre, le *Figaro* publiait cet écho :

Depuis soixante ans qu'est morte l'impératrice Joséphine à la Malmaison, on n'a pu faire disparaître de son cabinet de toilette l'odeur du musc qui était l'essence favorite de la première femme de Napoléon. En vain, tous les moyens connus ont été employés, le lavage, l'aération, le grattage, le blanchissage et la peinture avec toutes sortes d'ingrédients, l'odeur du musc est encore aussi forte que si cette substance sortait du flacon.

Nous connaissons cependant un moyen bien simple et très efficace, c'est d'enfermer pendant vingt-quatre heures trois radicaux dans le cabinet de toilette de l'impératrice défunte. Il y a cent à parier contre un que, le lendemain, l'odeur du musc aura fait place à une autre senteur.

Notre confrère avait raison. Quarante ans de République ont détruit le parfum historique qu'on s'obstinait si étrangement à faire disparaître. Le conseil du *Figaro* a peut-être été suivi.

Le seul Osiris eût suffi, d'ailleurs, à changer l'odeur de la Malmaison.

RHUMATISMES La goutte et toutes les maladies arthritiques sont guéries radicalement par le **TRAITEMENT DU CHARTREUX**, le plus puissant antirhumatismal connu. Pas d'insuccès, pas de régime spécial. Demandez à M. Malavant, 19, rue des Deux-Ponts, à Paris, la brochure explicative gratuite et franco, vous vous guérirez vous-mêmes.

Bulletin d'Abonnement

Le meilleur Bulletin d'Abonnement est un **Mandat** ou **Bon de poste** de **10** fr. accompagné de *votre nom* et de *votre adresse.*

Le système du recouvrement postal entraîne des frais et des complications dans notre service, au service de la poste, *à votre domicile.*

Pour ajourner le versement des 10 francs, que vous finirez par payer, ne développez pas la **Bureaucratie** et la **Paperasserie.**

Un Mandat ou Bon de 10 francs simplifie tout

Simplifiez !

Lisez, faites lire :

La Race a parlé : La guerre vue de l'intérieur. — Les marchés de fournitures. — L'espionnage et ses complices. — Les leçons morales et les leçons sociales de la Grande Guerre. **Le Livre qui restera** . . . . . 3 fr. 50

Gardons la France aux Français : ce qu'il faut se rappeler, ce qu'il faut faire, si c'est bien pour la France que meurent nos hommes . . . . . 0 fr. 75

La Sociale, histoire précise et documentée du parti socialiste jusqu'à 1914. Un vol. . . . . 2 fr. »

Réponse aux Socialistes du Kaiser, 1 broch. . . 0 fr. 50
Pour propagande . . . . . 0 fr. 25

Le Droit de la Race supérieure, traduit du Yiddish d'Isaac Blümchen, édition augmentée du principal chapitre de *A nous la France !* Une forte broch. . . . . 1 fr. »

Pour être sages : Chroniques de morale et de culture françaises, publiées au temps où les exploiteurs actuels du patriotisme n'étaient encore que courtiers d'affaires, anarchistes ou pornographes . . . . . 3 fr. 50

Le Réveil, chroniques et prédictions d'avant-guerre. 3 fr. »

Dodore l'anarchiste *(Mort-Homme, captivité, évasion)*, roman gai, par Jean DRAULT . . . . . 3 fr. »

Le Secret du Juif-Errant, par Jean DRAULT, roman documenté et dramatique qui est la clef de l'histoire des sociétés secrètes . . . . . 3 fr. 50

Ces ouvrages se trouvent aux bureaux de la *Vieille France*.

Le Gérant : GENDROT.

Imp. - CHANTENAY. 15, r. de l'Abbé-Grégoire, Paris.